

Intervention

Hélène Roy-Richard : parler crier non-paraître

Richard Martel

Number 7, 1980

URI: id.erudit.org/iderudit/57572ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN 0705-1972 (print)
1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, R. (1980). Hélène Roy-Richard : parler crier non-paraître. *Intervention*, (7), 9–10.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Hélène Roy-Richard :

**parler
crier
non-paraitre**

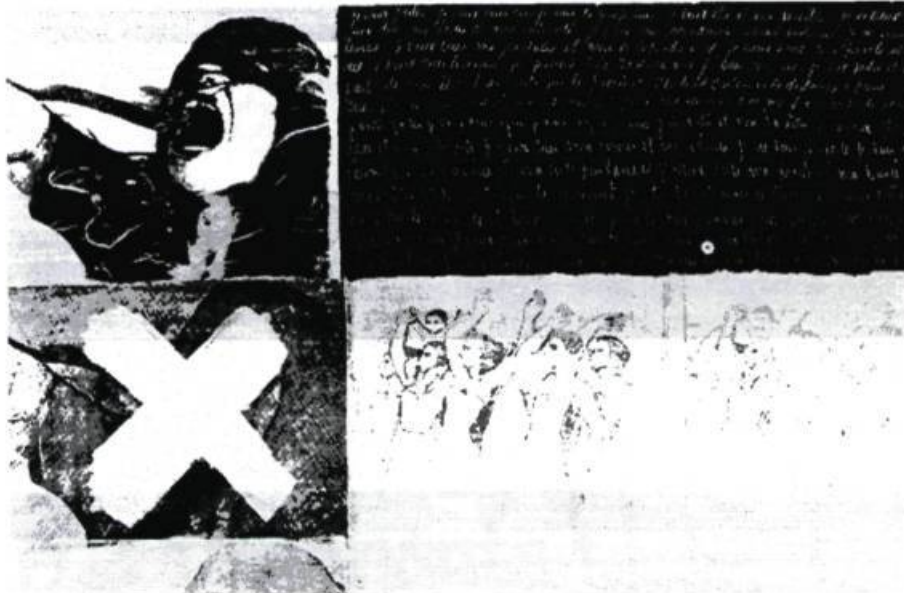


photo Rachelle Simard

dessin Hélène Roy-Richard

«L'Homme était regard, la Femme était objet: désormais chacun joue simultanément les deux rôles. Nous sommes tous surveillants et surveillés, inquisiteurs et victimes, car c'est du corps que nous attendons le salut.» (1)

Ce numéro spécial sur les femmes et le développement culturel est pour moi l'occasion de me pencher quelque peu sur le travail plastique d'Hélène Roy-Richard. Ceci n'est pas une critique d'art, mais je considère cependant qu'il est nécessaire de se servir du discours critique pour signaler une pratique progressiste. Je demeure évidemment convaincu que la crise que subit actuellement l'Occident, son système économique et ses institutions n'est pas sans souligner un certain éclatement des valeurs qu'il tend idéologiquement à nier. Profondément convaincu également qu'une société oppressive jusque dans la chair et la terre, dans sa torture sociale et écologique, doit ré-installer de nouvelles normes pour un salut possible. En fait, tout comme Hélène Roy-Richard, j'aimerais dire que: «Je veux parler, je veux crier ce que je suis, je veux être et non paraître». Ces quelques mots tirés d'un dessin illustrent assez bien, dans leur avancée, la problématique, toute féministe, d'Hélène Roy-Richard.

Je veux parler

Si Hélène Roy-Richard a abandonné la sécurité plastique et la relation de l'objet à lui-même, s'autocritiquant à la façon des «peintres modernistes» à l'américaine, c'est qu'un refus de se taire sous-tend un combat engagé contre le pouvoir oppressif mâle. De toute manière, que les institutions occidentales mâles (et c'est ce qu'elles sont) soient questionnées, que ce désir de renouvellement se teinte d'optimisme me paraît être le signe d'un bouleversement certain. Quand Hélène Roy-Richard dit qu'elle veut parler, c'est qu'elle veut faire éclater les normes qui régissent le code de la réalisation plastique. Subvertir le lieu sacré de l'art, c'est en même temps porter atteinte aux lois qui régissent l'organisation sociale. La peinture, c'est-à-dire l'objet habituellement considéré comme «l'oeuvre d'art» est ainsi disséquée par Hélène Roy-Richard et ce, loin d'une peinture sécurisante, privilégiant les éléments plastiques pour leur délectation. L'artiste, par un recours au texte, à l'image stéréotypée des mass-média et à bien d'autres techniques (collage, utilisation de caches, rubans gommés, reportages photographiques, dessins, traces multiples, etc...) transgresse le code et, du coup, émancipe le discours sur l'art pour le resituer dans sa nature - voire le féminiser. Par les brutales atteintes au sacré de l'art (2), par un besoin de briser les codes de la représenta-

tion, sans quoi il ne peut y avoir un renouvellement du discours et de la pensée, Hélène Roy-Richard bouleverse les normes. C'est pourquoi son travail est progressif; tout suggère l'urgente prise en charge de nos énergies, de nos peurs et de nos jouissances. Car à l'émancipation des moyens plastiques correspond un profond désir de renouvellement.

Je veux crier ce que je suis

Deuxième volet de ce texte qui débute par une désaliénation du contexte.

«Crier ce que je suis», enlever le masque de l'idéologie dominante pour y reconnaître la sordide ténacité des standards restrictifs. Car la société est aussi codée que ses institutions et la production de l'art. Sécuriser le produit de l'art, le rendre plastiquement sans bavure, sans montrer sa chair (coups de crayons, traces de plume, frottages multiples) c'est en même temps nier la façon dont l'histoire se tisse dans ses manifestations quotidiennes. Le refus du beau (3) c'est d'abord le refus d'un certain idéal qui lui, est typiquement masculin par son pouvoir dominateur sur le produit plastique. Bouleversante approche des tableaux d'Hélène Roy-Richard. Refus de jouer le jeu mâle par la surenchère plastique qui met la spectatrice devant l'évidence: tout discours qui porte en lui un désir de renouvellement passe par la critique

de ce qui le rend manifeste. C'est pourquoi l'envie de crier laisse bien des traces (4) sur la toile. Si le regard est troublé, par un balayage continu de l'image, c'est qu'une société mâle qui refuse les traces refuse également de regarder les désirs de changement; ces instants charnels/charnières de la chair et du matériau même de la toile.

La prise en charge par le corps meurtri, qu'il soit écologiquement la marque d'une honteuse masturbation pour le profit d'une certaine classe ou simplement biologiquement la connaissance d'un sujet de plus en plus à la recherche de son objectivité dans le matériau du corps lui-même, voilà encore ici une façon d'envisager la relation avec la nature qui n'a plus rien à voir avec la sordide conception métaphysique toute héritière d'une monarchique primauté du pouvoir - le phallus - social: faudra-t-il tuer le père, le juge, l'état?

Je veux être et non paraître

Ce qu'on ressent en présence des oeuvres d'Hélen Roy-Richard, c'est la traumatisante expérience de la réalité. Comment rester calme et serein devant une société valorisant l'acte de raison qui engendre les pires calamités et n'ose même pas avouer ses refoulements collectifs. Jadis, on cachait les manuels de biologie pour ne pas y voir les parties génitales; négation qui est le propre d'une idéologie retardée et sans fondement avec la vie. C'est ainsi qu'une organisation mâle et oppressive va obligatoirement privilégier la culture, son appareil et son enveloppe: négation du «laid» (voir jusqu'au renoncement du lait naturel dans une société fonctionnelle) car le beau «transcende» la réalité et rend «l'âme» joyeuse! Voilà quelques concepts qui iraient très bien dans la bouche d'un curé ou d'un gardien du culte sacré de la culture académique et de ses objets. Hélen Roy-Richard refuse ainsi de paraître, de laisser l'objet plastique «pur» (5) et nous montre plutôt ce que la société ne veut pas

que l'on voie. Son geste pourrait même passer pour obscène - peut-être l'est-il pour plusieurs - mais n'oublions pas que l'obscénité est toujours l'obscénité d'une caste et d'une classe. Que l'artiste ait sa raison d'être, je n'en doute point, mais qu'elle ou il sécurise les institutions dominatrices et oppressives me semble absurde. Tout comme Marcuse, je considère que l'artiste doit avoir son mot à dire pour rendre manifeste la «différence qualitative qui se traduit maintenant par le refus de la définition de la vie comme travail, dans la lutte contre l'ensemble de l'organisation capitaliste ou socialiste. L'état du travail (travail à la chaîne, taylorisme, hiérarchie) dans le combat contre le patriarcat, dans l'effort pour reconstituer le milieu vital détruit et pour développer et nourrir une nouvelle moralité et une sensibilité neuve.» (6)

Depuis plus de quinze ans, l'activité artistique «officielle», celle des capitalistes du corps et de la rentabilité - jouissance solitairement et localement dirigée - est en proie à un ardent désir d'éclatement. Si les catégories culturelles sont menacées, c'est que leur raison d'existence, leur source tarie, est en fait le constat d'une sécheresse bourgeoisement phallogratique, bureaucratique et fonctionnaliste. Contre la norme fixée par la société, ses institutions et son art, la production d'Hélen Roy-Richard affirme la trace comme ce qui est naturel dans le culturel. Son cri et son refus de parader dans un système oppressif n'est pas moins qu'une volonté d'ouvrir les lèvres et d'établir un contact avec la réalité: ce qu'une société dominatrice refuse.

Richard Martel

Notes

- (1) Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut. *Le nouveau désordre amoureux*. Essai/Seuil, Paris, 1977, p. 278.
- (2) En Occident, l'art a une connotation profondément sacrée. Issu d'une tradition judéo-chrétienne, donc mâle et idéaliste, l'objet d'art doit dominer par son refus de communiquer le code qui en fait un bien privilégié: sécurisation plastique d'une société voulant tout standardiser.
- (3) Dans un récent texte d'un numéro Art-série de la revue Protée, Hélen Roy-Richard insiste: «Je tente de saisir les actions cumulées d'un quotidien banal et pourtant décisif en lui-même. Mes images se veulent témoins et complices heureux ou douloureux de la conscience d'être, de penser et de réagir. Mes images choisissent délibérément le risque de la vérité aux dépens de l'esthétique plastique.» p. 126.
- (4) Curieux refus de la trace de la part d'une organisation sociale hyperpolluante.
- (5) Dans son sens philosophique, est dit «pur» «ce qui ne doit rien aux sens ou à l'expérience (opposé à la pratique)». «La critique de la raison pure» de Kant, dictionnaire Robert. Voir l'influence de Kant sur l'établissement d'une pensée dite «moderniste» ne renvoyant qu'à elle-même l'oeuvre d'art: voir les écrits de Greenberg à ce sujet.
- (6) Tiré du dernier livre de Herbert Marcuse «La dimension esthétique. Pour une critique de l'esthétique marxiste». Ed. du Seuil, Paris, 1979, p. 41.